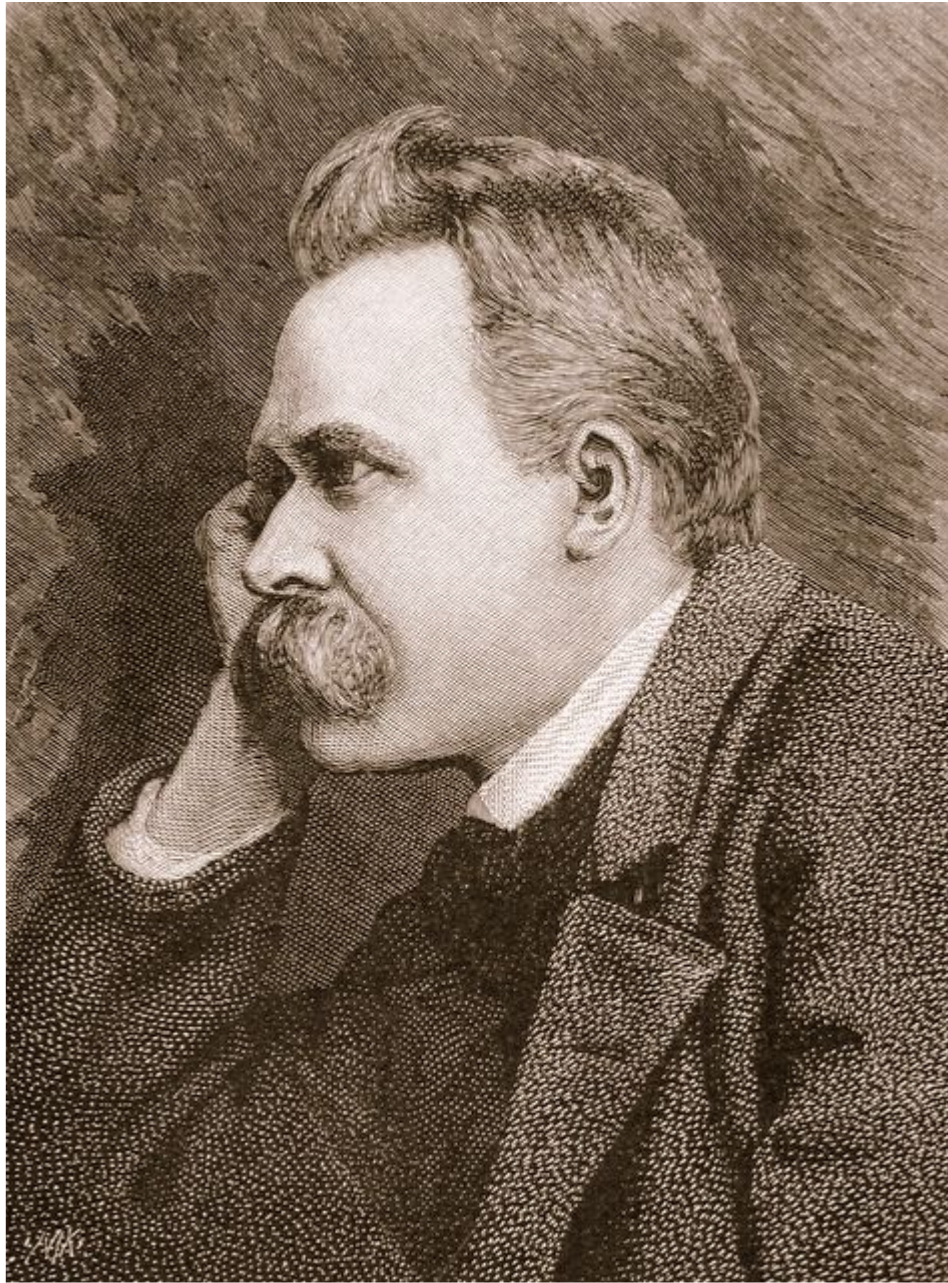


Les chèvres de Nietzsche



Ben Merieme Mohamed

« *C'est ainsi : le rapetissement et le nivellement de l'homme européen sont notre plus grand danger, car ce spectacle fatigue... (...). Désormais le spectacle qu'offre l'homme fatigue – qu'est-ce aujourd'hui que le nihilisme, sinon cela ? ... Nous sommes fatigués de l'homme.* »
(Nietzsche, *La généalogie de la morale*.)

Envie subite de me dégourdir la pensée, de m'éloigner de la canaillerie ambiante, des horreurs économiques, de Bruxelles, de cette Capitale de l'Europe où tout, mais *tout*, s'y réalise à seule fin de réduire les *parlêtres* au statut de simples *humanoïdes* ou de *pièces* mâchouillées ou recrachées par la grande et irrespirable *Machination* technocapitaliste européenne et mondiale...

Désir de changer de décor, de ciel, de nuages, d'habitations, d'habitants, de couleurs, de parfums, de m'exiler pour quelques jours vers un lieu inconnu....

Le village de *Röcken*, le village où est née F. Nietzsche, s'impose immédiatement à moi....

Pourquoi ? Pour trois raisons.

La première raison est celle-ci. Je me livre, avec un autre ami, depuis quelques années, à une lecture du *Nietzsche* (I et II) de M. Heidegger.

Question : Comment suis-je donc arrivé à cette bizarre et inaccoutumée lecture ?¹

Je travaille, depuis l'hiver 1988, au sein du monde *immonde* de l'horreur locative bruxelloise. Cette horreur peut aisément se résumer : l'habitat est désormais une *marchandise* qui se mesure, s'évalue et s'échange. Du coup, en étant doué de « *valeur* », l'habitat s'*offre* aux uniques détenteurs de capitaux – empruntés ou non. Pour les autres, s'impose la clochardisation, mendicité, l'errance, l'exil vers un ailleurs sans nom *ou* le secteur locatif *social*.

Quoi que disent nos décervelés humanistes, très largement médiatisés de ce fait même : *décervelés*, le secteur locatif dit « social » est, par essence, d'ordre *biopolitique*. Construit qu'à seule fin de préserver et perpétuer l'ordre économique et *l'hygiène sociale* existants, les logements sociaux sont assurément ces *camps* qui, en donnant à croire aux *exclus* que « *le pouvoir pense à eux* », protègent le pouvoir et les classes aisées de la promiscuité des « exclus » *et* des éventuels déchaînements de ces derniers. Je le *vois*² à Bruxelles depuis plus de vingt ans : « *on* » vise à *libérer*, par un profond nettoyage/blanchiment au « *kärcher* » des murs de la Capitale, les espaces bourgeois, touristiques et même, récemment à Bruxelles, *populaires* de la « *racaille* »³ ou des « *organes malsains* »⁴ tout en « *promettant* » aux *exclus*, aux victimes de ce nettoyage *totalitaire*, des logements sociaux ! Et « ça » marche !

¹ . Que le lecteur me pardonne ce long excursus, mais il me semble *parlant*.

² . L'instant de « voir » n'est pas celui de « comprendre » ni celui de « conclure » !

³ . Qu'on ne s'y trompe pas : La *racaille*, aux yeux de Sarkozy, s'élargit à l'ensemble des « habitants » du logement social. D'où, dès sa prise de pouvoir, son pied de nez à la *racaille* entière du « haut » de son yacht !

⁴ . C'est ainsi que l'actuel Ministre-Président de la Région Bruxelloise, C. Picqué, définissait les « marginaux », les habitants des quartiers populaires en 1989.

L'entreprise biopolitique à l'œuvre est somme toute simple : tout comme ces bancs qu'elle retranche de certains endroits centraux, commerciaux et touristiques afin que les clochards et mendiants ne puissent plus y « *glander* », « *parasiter* » et « *importuner* » la libre annexion des humanoïdes aux objets en toc qui les réclament; elle « revalorise » ces espaces populaires, bourgeois et touristiques, économiquement « *utiles* », afin que la « *racaille* », les « *organes malsains* » en soient arrachées. Et le statut unique et inique du logement social est de précisément *abriter*⁵ ces « *organes malsains* » afin d'une part, côté « *organes malsains* », qu'ils se sentent quand même *soignés* et *choyés* et d'autre part, côté pouvoir, que ces « *organes* » s'y *putréfient* lentement, mais sûrement. Rassurez-vous, lecteurs, pour les « *organes* » récalcitrants au *mourir* qui y résident, il y a également ce fameux *pari* du pouvoir biopolitique : leur identification, corps et âme, à la décrépitude ou à *la mort* qui les environne, pourvoira d'elle-même à leur *laisser mourir* ! D'où l'étonnement de ce pouvoir mortifère lorsque des « *racailles* » manifestent quelques signes de *vivant* ou de *mort-vivant* ! Bref, **là où est ce qui est censé *sauver*, le logement social, croît également le *péril*.**⁶ Tout le reste n'est que mensonge !⁷

⁵ . Heidegger fait une distinction entre le « mourir », propre aux parlêtres et le « périr », propre aux animaux. Il me semble qu'il aurait été d'accord avec cette présente distinction : *l'habiter* propre aux parlêtres et *l'abriter* propre aux animaux. Le logement social n'a effectivement JAMAIS été construit pour que des parlêtres *habitent*, séjournent en « poètes » sur terre. Il n'a été construit que dans le seul et unique souci de « charité », de conférer un « toit » aux miséreux, « esclaves » et de les y laisser croupir, mourir.

⁶ . Il suffit de tendre l'oreille aux paroles des langues de vipères qui font *marcher* notre monde pour comprendre que les « solutions » qu'ils préconisent « contre » la pauvreté, le réchauffement climatique, les guerres, la délinquance, l'immigration (!), la « dualisation sociale »... ne sont que de « nouveaux périls » qui entraînent/entraîneront le monde à une descente encore plus abrupte vers les tourments de l'enfer... !

⁷ . À ce sujet, il est étonnant de constater que d'éminents philosophes de « gauche » et « d'extrême gauche » n'aient jamais « croisé » le logement social dans leurs critiques acerbes adressées au capitalisme. Bien au contraire ! J'en vois qui manifestent, par amour des « ouvriers » et de leur « écosystème » supposé *naturel* : « *l'usine* », à Paris ou à Bruxelles, pour « *Plus de logements sociaux !* » ! Il est vrai qu'un monde qui marche est un monde où chacun est à sa place !

Ce triste *tableau*, je ne le peins qu'*aujourd'hui*. En effet, jusqu'en 2002, je confondais assurément la lance et la plaie, *la maladie*, soit le nihilisme, avec ses symptômes sociaux : injustices, racisme, déferlement et désastres du discours technoscientifique, ségrégation spatiale, planète exsangue.... Il me semblait du coup, ô le doux naïf que j'étais, que quelques manifestations, conférences de presse, articles dans les journaux, interpellations... suffiraient à avoir raison de ces symptômes – et donc du nihilisme.

Lassé, *fatigué*, déprimé et attristé par mes nombreuses et impuissantes *lutttes progressistes*, par la perversité du monde que chaque *norme* ou *limitation* fait paradoxalement progresser, je tombe, un soir d'avril 2002 (soit plus de 14 ans après mon embauche), sur ces mots de P. Sollers : **Le Nietzsche de Heidegger est un livre que personne ne lit**. Le lendemain, je m'empresse illico d'acheter les deux tomes... Depuis lors, la méditation de ces tomes (surtout le tome II), contrairement à mes amis *militants*, ne me quitte plus... Il faut dire que de leur lecture, je ne suis pas sorti indemne, pareil, même : là même où il me semblait lutter *contre* le nihilisme, à mon insu, Heidegger *avec* Nietzsche me l'enseignent, je le *renforçais*. Autrement dit, « mes » nombreuses manifestations, conférences ou interventions dans le Journal, bien loin de titiller le nihilisme, *perfectionnaient* ses dispositifs d'asservissement. Un exemple simple : il m'était arrivé de revendiquer, comme mes camarades décervelés d'alors et actuels, « *plus de logements sociaux* ». Du même coup, voilà plus de 15 ans que les partis politiques au pouvoir ne cessent d'en « promettre » *tout en accentuant l'horreur locative qui est à l'origine même du déferlement des moins nantis vers le logement social* ! Autre exemple. Plongé dans les mêmes « articles », « livres », « journaux », « études », « enquêtes », « colloques », « tables

rondes », « évaluations », « statistiques », « sociologies urbaines »... que mes « adversaires », j'avais fini par adopter le *langage technique* même de ces adversaires. « Nous » partagions, eux et moi, un langage – donc, un monde – *comme-un* ! À mon insu, je nourrissais ainsi l'horreur, le *pire* !

Il n'est donc pas du tout étonnant que mes *camarades militants* qui *se coltinent la misère du monde* se soient éloignés de moi, d'un qui leur évoquait leur *collaboration* à la consistance *du* discours dont ils se plaignent. Il m'est souvent arrivé, en ce sens, de leur citer cette phrase de Lacan (*Télévision*) : « ***Il est certain que se coltiner la misère (...), c'est entrer dans le discours qui la conditionne, ne serait-ce qu'au titre d'y protester.*** » Dois-je rappeler que les oreilles ne sont point faits pour entendre ? Que n'écoute pas qui veut ? Que l'écoute est, généralement, imaginaire, surdéterminée par une perspective fantasmatique accointée à l'espérance en de « *lendemains qui chantent* » ? Que l'écoute se *bouche* souvent à la responsabilité qu'elle a dans le désordre du monde qu'elle déplore ? Que ses tympanes vibrent fébrilement aux promesses des censeurs et pauvrement aux sagesses des penseurs ? Qu'elle s'énamoure de l'espoir plutôt que de la *poire* parlante qu'elle est *structuralement* ? Qu'elle est friande de « communion », de communautarisme, plutôt que de « désunion », de participation *singulière* au monde qu'elle habite, dont elle hérite ? Qu'elle est éprise des « frères » pour mieux *faire taire*, lyncher, trucidier, sacrifier les présumés « non-frères » ? Bref, à mon sens, il n'y a d'écoute *réelle* que là où chaque parlêtre assume sa foncière *solitude* face au chant des sirènes qui l'enjoint de fusionner (pour « *son bien* » !) aux diktats, nécessairement guerriers et meurtriers, de la « communauté » (économique ou autre). Aujourd'hui, c'est assurément la guerre entre les

solitaires et les communautaires ! Les premiers, rares, sont assurément du côté du « *laisser être* » et de la *pensée* alors que les seconds, pléthoriques, sont du côté du « *devoir être* » et de la *pansée* ! La différence, de taille, est là et nulle part ailleurs !

F. Nietzsche, selon M. Heidegger, est le premier philosophe à avoir relevé le nihilisme à l'œuvre dans le monde occidental depuis Platon. Aujourd'hui, on le sait, ce nihilisme s'est accompli, achevé, ramifié, généralisé, planétarisé. Désormais, toute chose du monde et de l'univers est désormais traquée afin qu'elle livre sa *valeur*, son *pourquoi*. Même le « sujet », présumé « maître et possesseur de la nature », s'est transformé en un simple « objet » livré aux déchaînements bouchers des « *Experts* » et aux *Comptables* au surmoi insatiable – où, pour reprendre Dante, l'envie jamais ne s'apaise, où une fois repue elle a plus faim qu'avant. Déserté de toute « vie », le « sujet » ne compte que si « la matière » qui le compose livre elle aussi son *pourquoi*, est exploitable, rentable, reproductible, numérisable, *machinable*, améliorable..., bref *arraisonnable*. Le rêve de la Technique ? Un parlêtre *totale*ment parlé, machiné par le Programme. Tout le reste n'est que mensonge !

Bref, on l'aura compris, F. Nietzsche forme avec de rares autres, ce *partenaire*, ce penseur qui *illumine* ma présence au monde, mon *dasein*.

La seconde raison est toute « simple ». Il y a deux mois, un de mes amis – pas dupe de mon travail sur *Nietzsche* - m'apprenait que la tombe de Nietzsche allait vraisemblablement être déplacée. Après quelques recherches, j'apprends, en effet, que de riches gisements de lignites sous Röcken animeraient de farouches et insensibles traqueurs américains,

rassemblés derrière NRG Energy et Washington Group International, à acheter et à détruire toutes les maisons du village.

Enfin, la troisième raison est certainement « inconsciente ». Röcken m'évoque le mot « *roken* » affiché sur les paquets de cigarettes en Belgique. *Roken*, en néerlandais, c'est « fumer ». À l'heure où on ne sort pas une cigarette dans un endroit public sans « culpabilité », remords, peut-être que je recherche un endroit, un lieu, un espace qui se confondrait avec un « fumer », un « roken » libre.

*

Après mon recueillement en avril 2007, à Messkirch, sur la tombe du plus grand penseur du 20^{ième} siècle, M. Heidegger, je décide donc, avant qu'il ne soit trop tard, de rejoindre le lieu de naissance et de méditer sur la tombe du « *dernier métaphysicien* » - selon M. Heidegger - : Friedrich Nietzsche.

Or, en voiture, le chemin est long entre Bruxelles et Röcken ! Plus ou moins 790 kilomètres séparent la capitale de l'Europe de ce petit patelin allemand où est né Friedrich Nietzsche le 15 octobre 1844. En fait, après coup, tout les sépare ! À Bruxelles, l'agitation frénétique et nihiliste règne ; « *les monstres à explosion* » étouffent le silence, le chant des rares moineaux et le tendre roucoulement des pigeons; le *progrès* immobilier y est en marche avec ses « *rénovations* », « *revitalisations* » des quartiers qui entraînent de sordides « *exclusions* »; le ciel, même bleu, se voile toujours d'un épais nuage idéologique; la grégarisation/communion consumériste des humanoïdes semble faire oublier l'intrinsèque solitude de chacun; « la nature » y est transformée

en « *espaces verts* », en espaces « *productifs* », « *utiles* », « *fonctionnels* », « *organiques* »; les caméras flicardières, ambulantes ou fixes, vous y surveillent à quasi chaque coin de rue ; les gens vous y bousculent, engueulent, maltraitent, insultent parfois, sans *honte* aucune; la vie ou plutôt « la mort programmée » s'y résume au « Travail », à la « Consommation », au « Divertissement » et à la « Santé » - non pas la « Grande » chère à Nietzsche, mais à la ratatinée, celle que la *Technique* exige et, désormais, impose à la planète tout entière... .

À Röcken, par contre, règne ENCORE le calme doux et paisible : pas un commerce ni un café ni de curieux en vue; les passants, rares, vous saluent d'un « *Tschüss !* »; la nature même domestiquée et murée a gardé son aspect sauvage et ses couleurs vives; les maisons y font tête basse face à la hauteur, centrale, de l'église; il est impossible de ne pas y regarder le ciel et de savourer ou de maudire ses clartés ou morosités : les caprices, humeurs du ciel s'imposent assurément à votre regard, à vos sens multiples; votre goût de la solitude y *retrouve* son élément : chaque habitant s'emprisonne chez lui pour la laisser être; le seul « bruit » est celui du silence troublé, disons *rehaussé*, par la musique des oiseaux, les chuchotements privés des habitations et par quelques bêlements lointains de chèvres... Mais n'anticipons pas ! Nous laisserons ma rencontre et mon amitié avec les *chèvres* de Nietzsche pour plus tard.

Revenons donc au début. Quelques mots, d'abord, sur le trajet. Départ en voiture de Bruxelles, sous un ciel invisible, le vendredi 20 juin 2008 vers 9h00'. 9h00' ? Vendredi ? Il me faut assurément préparer mon cerveau ! *Je* lui parle, tente à le préparer : 9h00', *c'est l'heure de pointe...* *Il te faudra consentir aux habituels déferlements routiers liés au*

« Travail » : embouteillages, ralentissements, klaxons, agressivités, pollution... Malgré cette préparation, mon cerveau bouillonne quand même à la vue de ces embouteillages... Mais je le rassure : Ces conducteurs vont au travail, vers le Calcul ! Toi, vers Nietzsche, vers la Pensée ! Es-tu le seul ? Certainement. Réjouis-toi !

Les villes et villages défilent, du moins, de loin : Liège, Malmédy, St-Vith, Prüm, Mayen, Koblenz, Giessen... . À partir d'ici, d'incessantes thromboses débutent pour cause de travaux. De Giessen à Jena, en passant par Erfurt, ce sont en effet de continuels rétrécissements de la route qui entraînent d'énormes embouteillages très désagréables pour *« ma tête en liberté »*. Dieu merci, les cigarettes et la mélodieuse musique de Dire Straits m'accompagnent et m'évitent quelques accès de folie. Il est 18 h30'. A une cinquantaine de kilomètre de Leipzig, un panneau me « coupe » littéralement en deux : l'un me propose Leipzig « Süd » - à ma droite - et l'autre Leipzig... tout court – à ma gauche. Il faut faire vite ! Que choisir ? L'hôtel est situé au « Nordost » donc, en toute logique, je bifurque vers la gauche... . Mais arrivé aux environs de Leipzig, vers 19h00', c'est en vain que j'attends l'indication : « Leipzig Nord » ! Apparemment, il y a toutes les directions sauf celle du Nord ! En continuant, du coup, c'est vers Berlin que je me dirige ! Le Mur, non merci ! Je prend donc la première sortie, me retrouve sur un merveilleux chemin de campagne... . Le ciel s'obscurcit peu à peu sous les rayons enflammés du coucher de soleil ... La campagne est belle et rosée... Quant à moi, je suis rossé par un panneau qui m'indique, à droite : « Leipzig 15 Km » !

À deux kilomètre de Leipzig, ne connaissant pas un mot d'allemand, je me risque à montrer l'adresse de l'hôtel à une dame assise

sur un banc... Elle me procure, très aimablement, beaucoup d'informations, mais aucune n'est sensée ! Mêmes ses gestes sont des hiéroglyphes ! J'abandonne... A Leipzig, à une station service, j'achète et consulte un énorme plan de la ville... . Fatigue aidant, j'y vois tout sauf le Nord... Je me retrouve sur le périphérique... Toujours à la recherche du Nord... De peur de me retrouver sur l'autoroute de Berlin, je quitte le périph pour une route sombre qui ne mène nulle part... Un bus à l'arrêt... Dieu merci ! J'aborde le chauffeur qui fait sa pause... Lui montre l'adresse... Tout en jetant un œil sur l'adresse, il me regarde d'une manière très hébétée : à le voir, j'ai l'impression que le Nord de Leipzig est à Bruxelles, qu'il me faut donc retourner en arrière... ! Il hoche la tête... Dieu merci, il ne sait pas, lui aussi, où est le Nord... ! Je reprends le périphérique – cette fois, je le note ! – « 14 » - et me laisser-aller... Il est déjà 20h45'... Vers 20h55', alléluia ! Et le Nord fût... Et l'hôtel aussi... Et le savoureux Durüm que je m'empresse de déguster sur la terrasse d'un snack turc aussi...

La minuscule télévision de l'hôtel, perchée à plus de 3 mètres du lit, carte postale animée, ne comporte que des chaînes allemandes... Il n'y a que la retransmission de la Coupe d'Europe que je comprends ! En quart de finale, la Croatie affronte la Turquie... Malheureusement, le foot et moi, ça fait deux ! Donc, lecture de *L'Antéchrist*... Vers 01h30', je m'endors sur ces mots de Nietzsche : « ***Le mensonge le plus courant est celui par lequel on se ment à soi-même : mentir aux autres est, relativement, l'exception. – Mais ce refus de voir ce qu'on voit, ou de le voir comme on le voit, c'est aussi pour ainsi dire la condition première à remplir pour tous ceux qui sont d'un parti, dans tous les sens du terme : l'homme de parti devient nécessairement un menteur.*** »

*

Le lendemain, dès mon réveil, j'ouvre les persiennes pour scruter l'état du ciel... Merde... Ciel gris-blanc... Petit-déjeuner... Grâce aux indications de B. Commengé (« *La tombe de Nietzsche* »), sur le plan, je recherche la route « 87 » celle qui mène à Röcken. Je la repère facilement : elle traverse Leipzig du nord-est au sud-ouest... La route « 87 » va en fait de Leipzig à Weissenfels... Hormis les feux, je ne regarde rien... Ma tête est déjà à Röcken... Je ne suis que les panneaux orange avec le chiffre « 87 »... « 87 ».... « 87 ».... « 87 »... Malgré cette hypnose, je remarque que le consommateur d'ici peut s'offrir une BMW, flambant neuve, pour une mensualité de 199 €... Je comprends du coup les nombreuses « belles » voitures qui circulent dans ce lieu « ex-communiste »... À un moment, à la sortie de la ville de Leipzig, entre Wasserburg et Lützen, après que les *cités de béton*, les habitations moroses et affamées se soient évaporées, surgissent, à ma droite, en bordure de route et parfois parsemés dans les champs, de magnifiques bouquets de coquelicots... B. Commengé a, me dis-je, donc raison.

Ces bouquets me souriront et m'accompagneront, en ce mois de juin, jusqu'à Röcken. En effet, deux kilomètres après le village de Lützen, un panneau, avec lettres et chiffres noirs sur fond jaune, « *Röcken 1km* », m'invite à quitter la « 87 », à tourner à droite pour rejoindre Röcken. Et les coquelicots sont toujours là... Fêteraient-ils donc mon arrivée ? Guideraient-ils mes pas – ou plutôt mes roues ? Ne seraient-ils pas plutôt le fruit de *dame nature* fêtant l'éternité de la pensée de Nietzsche ? C'est certain !

Très vite, un panneau indicateur avec le visage de Nietzsche apparaît sur ma gauche : « *Friedrich Nietzsche. Geburthaus...* » Inutile donc de demander aux habitants où se trouve la maison natale et la tombe de Nietzsche : je suis les différents panneaux de la *Teichstrasse*. Röcken, c'est assurément Nietzsche !

Âgé de 13 ans, Nietzsche, exilé depuis 7 ans de son village natal pour Naumburg – suite au décès de son père-pasteur -, écrit :

« *Petit village si familier ! Que de fois je pense à toi ! Si j'avais des ailes,*

Je m'élancerais à travers hauteurs et vallées et me précipiterais vers toi.

*Lorsque la rose aurore embrasse les sommets, lorsque les derniers rayons dessinent les contours des bois
En noir, mon esprit séjourne en toi. »*

Mais aussi – bien plus tard :

« *L'abandon du village natal ; l'entrée dans l'agitation urbaine, tout cela agit sur moi avec une telle force que chaque jour je la ressens en moi. »*

Je le comprends ! Contrairement à Bruxelles, ce petit village est *ENCORE* tranquille, paisible... Je stationne non loin de l'église... Ce 21 juin 2008, à 11 h 10' à Röcken, le ciel, comme à Leipzig, est couvert, pluvieux et gris. Pas une seule poche azurée susceptible de me faire espérer une quelconque percée du soleil... Un chemin piétonnier bordé, lui aussi, de coquelicots et d'herbes folles me mène vers l'église... Le

chemin est désert... Pas de touristes... Pas de nietzschéens en vue... Donc, pas de caddies... Pas de files... Pas de caisses enregistreuses... Je peux ainsi prendre mon temps ou plutôt savourer le laisser être du temps... L'église, où Nietzsche fut baptisée et son père pasteur, est toujours là, en apparence, quasi intacte, préservée du « progrès »... La porte, à double battant, est fermée... Un panneau à droite de l'entrée, plutôt que m'indiquer l'horaire des messes, me montre des images et des noms de villes où Nietzsche a séjourné, vécu... Donc, même l'église est à Nietzsche ! Diable !



À gauche de l'église, abrité sous un marronnier, je tombe sur quatre sculptures en bronze, de « *taille réelle* » (dit la brochure) et peintes en blanc. Elles entourent une tombe, tout aussi blanche : « *Friedrich Nietzsche. 15 october 1844. 25 August 1900* ». J'étais pourtant certain que la sœur de Nietzsche, Elisabeth, non seulement avait inhumé *l'immoraliste* dans le caveau familial, mais s'était aussi arrogé « le droit » de s'inhumer à une place « centrale » : entre la tombe de F. Nietzsche et celle des parents et du petit frère. En fait, après avoir fait le tour de l'église, la tombe ne s'avère être... qu'une sculpture !



Domage ! J'aime en effet cette tombe radicalement solitaire et éloignée des deux *venimeuses vermines* : « ***Quand je cherche***, dit Nietzsche, ***mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur. Me croire une « parenté » avec cette canaille serait blasphémer*** »

*ma nature divine. La manière dont, jusqu'à l'instant présent, ma mère et ma sœur me traitent, m'inspire une indicible horreur : c'est une véritable machine infernale qui est à l'œuvre, et cherche avec une infaillible sûreté le moment où l'on peut me blesser le plus cruellement – dans mes plus hauts moments -, car aucune force ne permet alors de se défendre contre cette venimeuse vermine. » Ou encore : « C'est avec ses parents qu'on a le moins de parenté : ce serait le pire signe de bassesse que de vouloir se sentir « apparenté » à ses parents. » O Nietzsche, ô divin devin ! Tu n'étais donc pas du tout dupe, Toi, l'Eclairé, de l'horreur, de la falsification que ta sœur, par exemple, cette « **oie antisémite** », allait faire sévèrement subir, endurer à tes écrits ! Et quand aux crétins qui te prennent encore pour un antisémite, voilà ce que tu écrivais à cette même oie : « **Je me fais un point d'honneur de me sentir absolument propre et sans ambiguïté par rapport à l'antisémitisme, c'est-à-dire opposé à lui, ainsi que je le suis dans mes écrits. J'ai récemment été persécuté par des lettres et des feuillets de Correspondance antisémite : pour parler aussi franchement que possible, ce parti (qui n'aimerait que trop utiliser mon nom !) m'inspire du dégoût... et le fait que je sois incapable de faire quoi que ce soit pour lutter contre, et que dans tout feuillet de correspondance antisémite on utilise le nom de Zarathoustra, m'a déjà rendu malade à plusieurs reprises. »***

*

Retour à ces sculptures qui m'intriguent... Deux de celles-ci me montrent Nietzsche complètement nu avec un chapeau melon couvrant son sexe... Les deux autres m'invitent, elles, à considérer Nietzsche donnant le bras, de manière très familière, à une « femme »... Je n'y comprends rien ! Nietzsche nu ? Et cette femme, qui est-elle ? Lou Andréas Salomé ? Elle m'a l'air plutôt âgée pour l'être ! Et pourquoi donc, alors même qu'ils se donnent le bras, ce *vide*, cette *fente*, cet *interstice d'air* et de *lumière* entre Nietzsche et cette inconnue ? Il m'a fallu le petit dépliant (version française) du musée pour enfin comprendre...

Réalisé en 2000 par Klaus F. Messerschmidt, l'ensemble de ces sculptures matérialise, en fait, deux épisodes de la vie de Nietzsche : « ***l'un réel et l'autre imaginaire*** », me dit le dépliant - alors qu'à mes yeux : réel, imaginaire et symbolique se nouent. J'y reviendrai. Bref... L'épisode *réel* se réfère à une photo d'atelier de 1892 (à cette date, Nietzsche n'est déjà plus *là* : il est *ailleurs* !) qui montre Nietzsche et sa mère bras dessus bras dessous. Donc, cette femme à qui Nietzsche donne le bras n'est autre que... sa mère ! Diable ! Dieu merci, la *fente*, elle, *réelle* (une bévue artistique réussie ? Peut-être ! Un tremblement sismique remettant les choses en place ? Probable !), matérialise la séparation... L'autre épisode, *imaginaire* donc, est un rêve que Nietzsche aurait raconté à son ami J. Burckhardt dans une lettre de 1889 : « ***Cet automne, j'assistais, dans le plus simple appareil et dédoublé, à mon propre enterrement.*** »



Sculptures morbides donc ! Elles ne reflètent réellement pas les pensées et la *musique* de Nietzsche ! La première, présumée *réelle*, évoque une photo, une *image* pleine, symbiotique et familiale, qui ne fait que trahir et *se taire* sur ce que Nietzsche a *réellement* écrit. Zagdanski écrit à très juste titre que l'image est « **hygiéniste** » :

« L'amélioration suprême consiste à se débarrasser de ce qui peut souiller la pureté idéale à laquelle elle aspire. » L'artiste aurait-il désiré nous montrer un Nietzsche fidèle à sa *maman*, débarrassé de la pensée *matricide* qui l'animait jusqu'à sa folie ? Indéniablement. Et la seconde en *matérialisant* les *images manifestes* d'un rêve se déconnecte foncièrement des *pensées latentes* de son auteur – pensées latentes dont on ne dispose pas.

Voilà donc des sculptures qui baignent totalement dans *l'imaginaire* ! Elles ne reflètent pas des épisodes « réel » et « imaginaire », mais des épisodes embourbés dans la fange du spectaculaire intégré : *La « famille » et le « cul » de Nietzsche* ! Si on ne voit en effet pas son phallus érigé ou ramolli, on voit par contre son cul ! Par ailleurs, dans les *mots* susvisés de Nietzsche, son sexe n'était pas dit voilé, couvert d'un chapeau melon ! Il est assurément difficile, embarrassant pour un artiste de conférer un « zizi » à un grand penseur, et le chapeau melon trahit précisément cet embarras !

Bref, quoi que dise mon dépliant, le « Réel » n'est pas la « réalité » ou l'image. Pour reprendre J. Lacan, le *Réel* est plutôt ce *trou* qu'occasionne le *Symbolique* (la Parole ou l'Écrit) dans l'*Imaginaire*. En ce sens, toute image est *réalité*, une tentative de colmater le Réel ou le trou ouvert par le Symbolique dans cet Imaginaire. Autrement dit, le bras dessus bras dessous n'est que cette réalité ou ce fantasme s'évertuant à suturer le Réel de Nietzsche ou ce que ces mots symboliques : « *venimeuse vermine* », ouvrent comme *trouma* ou *déchirure* dans l'imaginaire social et moral. On ne le sait que trop bien à l'heure du spectaculaire intégré : toute image est foncièrement trompeuse. *L'image, à l'instar de la conscience, n'est pas pareille à elle-même, maîtresse en*

sa propre demeure. Par ailleurs, quoi que dise mon dépliant, le rêve n'est pas *imaginaire*. Les images du rêve cachent, voilent le Réel ou *l'ombilic* d'où elles ont éclot. Et pour cerner le littoral de cet ombilic seul le Symbolique singulier à Nietzsche le peut. Tout le reste n'est, à nouveau, que mensonge.

Pourtant, les possibilités de sculptures *fidèles* à Nietzsche, *vivantes* et *parlantes*, sont innombrables. Un Nietzsche « dansant ». Un Nietzsche « écrivant ». Un Nietzsche métamorphosé en « aigle ». Un Nietzsche détruisant les « Tables » de la morale ambiante. Un Nietzsche au piano. Un Nietzsche s'interposant entre le fouet d'un cocher et un cheval. Un Nietzsche « penseur », « songeur ». Etc. Oui, mais le monde actuel a assurément quelque mal avec le *vivant* et le *parlant* !

*

Il ne reste, autour de l'église, que le caveau familial de la famille Nietzsche. La tombe de F. Nietzsche est à gauche, près d'un sapin, celle de la sœur, effectivement, au centre et, à gauche, celle de Carl Ludwig (le père), Ludwig Joseph (petit frère) et Franziska (la mère). Bordé de granite noir, le couvercle de pegmatite rose de la tombe de Nietzsche est le seul à avoir recueilli un témoignage : deux petits cailloux, l'un blanc, l'autre gris, y ont été déposés... Même si l'avantage des cailloux est de ne pas se faner, je trouve que leurs couleurs maussades ne conviennent pas à la pensée *florale* de Nietzsche... Je retourne sur le petit chemin, récolte quelques coquelicots, boutons d'or, violettes et noue le tout avec des brindilles d'herbe... Après avoir délicatement posé mon joli bouquet coloré, je vois qu'un banc en face de la tombe m'invite à me recueillir, à méditer... Mais une subite averse de pluies, fines et douces, me contraint

à me réfugier sous le vieux chêne... Ses feuilles aux lobes multiples laissent ruisseler quelques gouttes qui m'atteignent à la tête et au visage... Aussi vite qu'elle a débuté, l'averse cesse... Le banc en bois de couleur marron est légèrement mouillé... Après l'avoir essuyé avec des kleenex, je m'y allonge sur tout son long et me laisse emporté par les pensées qui me viennent...

Nietzsche est-il mort ? Pas du tout ! Il est là, vivant, comme il ne l'a jamais été à mes yeux ! Je vois, là, au moment même où je regarde ce ciel gris-blanc, gris-noir, sa belle moustache imposante... Nietzsche, c'est la moustache, c'est une moustache, une mouche qui fait assurément tache, embête le discours ambiant, le discours épris d'égalité des droits, de nivellement, de Droits de l'homme, de programmes, de « social » ; mais aussi, épris de haines, de rancœurs et de ressentiments à l'égard des saillies, reliefs, d'écrivains ou d'êtres d'exception ; de domestications, de refoulements...et d'extermination... Meyronnis a décidément raison : le Diable est aujourd'hui majoritaire... Père, ne vois-tu pas que la moustache de Nietzsche me brûle ? Freud, avec son « Père ne vois-tu pas que je brûle ? » a certainement tenté de me faire croire en la culpabilité de chaque père dans la castration (ou mort) symbolique ou réelle de son fils... Allons ! Le père et le fils, nous dit Nietzsche, sont des exilés du territoire « animal », « amoral » : leurs élans naturels, immédiats ont été brisés, endigués et enchaînés aux activités socialement, économiquement et moralement serviles, utiles, rentables... Si Freud encourage à la sublimation, au respect au Père, du Nom-du-Père, à la préservation de ce qui est, Nietzsche, par contre, m'invite à la « désublimation » non pas « répressive », mais dionysiaque, enchantée, dansante, libérée de tout joug politique, social, communautaire, religieux, économique, culturel..., à une désublimation

pulvérisant ce qui est... Une désublimation qui ne viserait que soi et soi seul : non pas donc une conception du monde à imposer à toutes et à tous, mais un vivre par toutes et tous... Une désublimation, en fait, pour tous et personne...

Je délire ? Probablement ! Mais, qui peut le dire ? *Il n'y a pas d'Autre de l'Autre*, disait très justement J. Lacan ! Entendez : *Tout le monde délire !* Le Réel – d'autres diraient le Néant – est assurément ce savon sur lequel le *Symbolique* glisse ! Du coup, le problème n'est plus de savoir si vous délirez, mais si vous *savez y faire* avec propre délire... Si ces pensées me font *jouir*, entraînent quelques plaisirs, c'est qu'elles sont certainement vraies... Ouie !

Je décide néanmoins de laisser là ma propre jouissance ou mon délire intime pour rejoindre les délires, *minoritairement*, plébiscités des deux livres qui m'accompagnent : « La généalogie de la Morale » de Nietzsche et « Qu'appelle-t-on penser ? » de Heidegger, et de relire, là où le hasard me mène, quelques uns des passages soulignés par moi. Que les lecteurs me permettent d'en citer quelques uns.

« La généalogie de la morale » :

- « *Tout but, toute utilité ne sont cependant que des symptômes indiquant qu'une volonté de puissance s'est emparée de quelque chose de moins puissant qu'elle et lui a de son propre chef imprimé le sens d'une fonction ; et toute l'histoire d'une « chose », d'un organe, d'un usage peut être ainsi une chaîne continue d'interprétations et d'adaptation toujours nouvelles, dont les causes ne sont même pas nécessairement en rapport les unes avec*

les autres, mais peuvent se succéder et se remplacer les unes les autres de façon purement accidentelle. »

- *« Mais avec elle [la « mauvaise conscience »] est apparue la maladie la plus grave et la plus inquiétante, dont l'humanité n'est pas encore guérie, l'homme souffrant de l'homme, de soi-même : conséquence d'une séparation violente avec son passé animal, d'un saut, d'une chute dans un nouvel état, dans de nouvelles conditions d'existence, d'une déclaration de guerre contre les anciens instincts sur lesquels s'étaient appuyés jusqu'alors sa force, son plaisir et ce qu'il avait de redoutable. D'autre part, ajoutons-le tout de suite, avec ce fait d'une âme animale qui se tournait contre elle-même, quelque chose est apparu sur terre de si nouveau, si profond, si inouï, si mystérieux, si contradictoire et si prometteur pour l'avenir que l'aspect de la terre en fut foncièrement changé. »*

- *« Alors que toute morale aristocratique naît d'un oui triomphant adressé à soi-même, de prime abord la morale des esclaves dit non à un « dehors », à un « autre », à un « différent-de-soi-même », et ce non est son acte créateur. Cette inversion du regard posant les valeurs – la nécessité qui pousse à se tourner vers le dehors plutôt que vers soi-même – cela relève justement du ressentiment : la morale des esclaves a toujours et avant tout besoin pour prendre naissance d'un monde hostile et extérieur, elle a physiologiquement besoin d'excitations extérieures pour agir – son action est foncièrement une réaction. L'évaluation de type aristocratique procède tout à l'inverse : elle agit et croît spontanément, elle ne recherche son antithèse que pour se dire oui à elle-même avec plus de joie et de reconnaissance encore, - son*

concept négatif de « bas », de « commun », de « mauvais », n'est qu'un tardif et pâle contraste au regard de son concept fondamental, concept positif, pénétré de vie et de passion (...). »

- « Parler de justice et d'injustice en soi n'a pas de sens, en soi l'infraction, la violation, l'exploitation, la destruction ne peuvent évidemment pas être « injustes », puisque la vie procède essentiellement, c'est-à-dire dans ses fonctions élémentaires, par infraction, violation, exploitation, destruction, et qu'elle ne peut être pensée sans cela. Il faut même avouer quelque chose de plus grave : du point de vue biologique le plus élevé, le droit ne peut être qu'un état d'exception, une restriction partielle de la volonté de vie proprement dite, laquelle vise la puissance, et il ne peut que se subordonner au but général de cette volonté de vie, comme l'un de ses moyens particuliers, à savoir comme moyen de créer des unités de puissance plus grandes. Un ordre juridique souverain et universel, conçu non pas comme instrument de lutte entre des complexes de puissance, mais comme arme contre toute lutte, répondant à peu près au cliché communiste de Dühring, selon lequel toute volonté devrait considérer toute autre volonté comme égale, cet ordre serait un principe hostile à la vie, un agent de destruction et de dissolution de l'homme, un attentat à l'avenir de l'homme, un symptôme de fatigue, un chemin détourné vers le néant... »
- « Trop longtemps l'homme a considéré ses penchant naturels d'un « mauvais œil », si bien qu'ils ont fini par se lier intimement en lui avec la « mauvaise conscience ». »

« Qu'appelle-t-on penser ? » :

-« Ce qui donne le plus à penser est que nous ne pensons pas encore ; toujours « pas encore », *bien que l'état du monde devienne constamment ce qui donne davantage à penser. Cette évolution du monde paraît cependant exiger plutôt que l'homme agisse, et ce sans délai, au lieu de parler dans des conférences et des congrès, au lieu de se mouvoir dans la simple représentation de ce qui devrait être et de la façon dont il faudrait le faire. Il y a donc manque d'agir et en aucune façon de pensée. Et pourtant ! Il se pourrait que l'homme traditionnel ait déjà trop agi et trop peu pensé depuis des siècles. »*

- « *Inter-esse veut dire : être parmi et entre les choses, se tenir au cœur d'une chose et demeurer auprès d'elle. Mais pour l'inter-esse moderne ne compte que ce qui est « intéressant ». La caractéristique de ce qui est « intéressant », c'est que cela peut dès l'instant suivant nous être déjà devenu indifférent et être remplacé par autre chose, qui nous concerne alors tout aussi peu que la précédente. Il est fréquent de nos jours que l'on croie particulièrement honorer quelque chose du fait qu'on le trouve intéressant. En vérité un tel jugement fait de ce qui est intéressant quelque chose d'indifférent, et bientôt d'ennuyeux. »*
- « *...à ce que nous autres hommes ne nous tournons pas encore suffisamment vers ce qui désire être pensé. »*

- « *Que nous ne pensions pas encore vient plutôt du fait que ce qui demande ainsi à être pensé se détourne lui-même de l'homme, et même s'est déjà détourné depuis* » toujours « *de lui.* »

- « *Le religieux n'est jamais détruit par la logique, mais toujours uniquement par le fait que Dieu se retire.* »

- « *Nietzsche dit sur ce sujet cette parole simple, parce que pensée : « Le désert croît... » Ce qui veut dire : La désolation s'étend. Désolation est plus que destruction. Désolation est plus sinistre qu'anéantissement. La destruction abolit seulement ce qui a crû et qui a été édifié jusqu'ici. Mais la désolation barre l'avenir à la croissance et empêche toute édification. La désolation est plus sinistre que le simple anéantissement. Lui aussi abolit, et même encore le rien, tandis que la désolation cultive précisément et étend tout ce qui garrotte et tout ce qui empêche. Le Sahara en Afrique n'est qu'une forme de désert. La désolation de la terre peut s'accompagner de l'atteinte du plus haut standing de vie de l'homme, et aussi bien de l'organisation d'un état de bonheur uniforme de tous les hommes. La désolation peut être la même chose dans les deux cas et tout hanter de la façon la plus sinistre, à savoir en se cachant.* ».

- « *Le désert croît... »*, disait Nietzsche il y a près de soixante-dix ans ; et il ajoute : « *Malheur à celui qui protège le désert !* » »

- « (...) *jugement sur le présents ? Ils caractérisent l'époque, par exemple, comme une époque de déclin, une époque malade, une époque frappée par la perte de l'équilibre. Dans de tels jugements,*

ce qui est décisif ce n'est cependant pas qu'ils évaluent tout dans le sens négatif, c'est qu'en tout état de cause ils évaluent. Ils fixent la valeur, pour ainsi dire l'échelle des prix où l'époque se laisse ranger. On tient de telles évaluations pour indispensables...

À cet instant précis, des bêlements, derrière l'église, se font entendre... Je tente de m'en abstraire afin de poursuivre ma lecture...

- *...et même on les tient pour inévitables. Avant toute chose, elles prennent immédiatement l'apparence d'être...*

Bêeeeeeehhhh ! Bêeeeeeehhhh ! Bêeeeeeehhhh ! Impossible ! Chacun de ces bêlements transforme les mots que je lis en des bêeeeeeehhhh ! Ce n'est pas sérieux ! Je me force à verrouiller mes tympans à ces bêeeeeeehhhh intempestifs ! Mais, apparemment, ces bêeeeeeehhhh m'attirent ! Non pas par leur intelligence, mais par leur naturel... Ils m'appellent... De plus, ils font ressortir le silence comme silence... Sans eux, je l'oubliais ! Je referme le livre... Emprunte un chemin bordé de murailles et me mets à rechercher ces trublions ... À gauche du chemin, au-delà du mur, des jardins privés... Des poiriers...Cerisiers... Les bêeeeeeehhhh me guident... Tout en progressant, je remarque une nuée dansante d'oiseaux sous fond d'un ciel de plus en plus libre, dégagé de nuages... Je m'étonne de ce changement brusque, de ce bleu...dieu...qui commence lentement à s'imposer... Le chemin traverse une route où une voiture passe... Le chauffeur me regarde d'un air un peu surpris et suspicieux... Il ne s'arrête pas et n'alerte pas la police du coin... Il est vrai qu'un nietzschéen basané est une chose rare ! Mais passons ! Les bêeeeeeehhhh se font de plus en plus proches... Ça y est, je les vois...

*

Près d'un étang, des grillages métalliques enserrent la présence de quelques chèvres (j'avais écrit « *chiffres* » au lieu de « chèvres » !)... Une phrase de Nietzsche vient immédiatement à moi : « ***Moins la nature est humaine, plus nous l'aimons*** »...Donc, là, des chèvres *en mal d'hommes, d'hommetiquées* et encellulées est une nature fondamentalement laide... À mes pas, elles affluent et s'agglutinent contre le grillage... Je n'ai rien à leur offrir ! J'arrache quelques touffes d'herbes et les tend... À l'instar des périodes des soldes merveilleusement décrit par Y. Haenel (*Cercle*), les chèvres s'affolent, se bousculent et s'assènent des coups de cornes pour avoir l'exclusivité sur mes herbes – non pas soldées -, mais *fétichisées*... En effet, bizarrement, elles avalent mes herbes comme une denrée rare alors même que l'endroit où elles se trouvent en est chargé à profusion ! L'herbe de « mon » côté aurait-elle donc plus de goût que celle qui se trouve de « leur » côté ? C'est à croire ! Les hommes auraient-ils donc réussi à *détraquer*, falsifier la nature des chèvres ? Par les murs qu'ils dressent contre leurs élans naturels, ne leur ont-ils pas inoculé ce poison : *le désir des chèvres, c'est le désir de l'Autre* ? Ne serais-je pas assurément en place de cet *Autre*, de ce *Maître* d'où ces chèvres désirent ? Ne brigueraient-elles pas *mon* herbe du simple fait qu'elles me supposent en disposer, en *jouir* ? La lutte du maître et de l'esclave, chère à Hegel, ne s'appliquerait-elle pas, désormais, aux chèvres elles-mêmes ? Le maître attend, en l'occurrence, des esclaves-chèvres, pour le maintien de sa gouverne, qu'ils distraient l'ennui de ses sujets... Les esclaves-chèvres, eux, ne désirent qu'une chose : s'appropriier le territoire (l'objet) du maître afin que l'ex maître devienne lui-même sujet de (leur propre) distraction... Et ainsi de suite... Tel est le mauvais infini hégélien... Bref,

il me faudrait ouvrir la porte grillagée, les libérer, pour faire comprendre à ces pauvres chèvres leur fantasme foncier : que mon herbe « n'a l'air » d'avoir plus de saveur que du fait même qu'elles sont coupées, elles, de la « jouissance de l'être », que s'interpose entre elles et cette jouissance, un maître, un pouvoir matérialisé par un odieux mur grillagé... Ce sont, au fond, leurs propres chaînes qui mystifient mes herbes ou « marchandises » tendues... Tout comme c'est l'amour des chaînes des consommateurs qui pourvoient à la montée à leur zénith de satisfactions « humaines » - disons plutôt : *Uh man !* - serviles, décervelés et autistes... Entre les chèvres et les consommateurs subsiste, néanmoins, cette différence radicale : les premières, contrairement aux seconds, ne sont pas « volontaires » ! Les chèvres, « ça » *bêeeeeehhhh* encore, naturellement, contrairement au déferlement du langage *bêeeettte*, et techniquement assisté, des consommateurs aspirés, plutôt qu'inspirés, par les objets en toc qui peuplent leur stupide et ineffable existence...

Bref, je préfère, comme dans ma contrée du sud marocain, voir des chèvres gambader sur les montagnes rocheuses plutôt que ronchonner et gamberger derrière un grillage honteux ! Et là-bas, contrairement à ici, elles fuient mon contact ! Pour cause, là-bas, elles *ne manquent de rien*. « *La morale d'esclave* » ne les a *pas encore* écornée !

Il est 12h50'. Tout en continuant à nourrir, de manière accroupie avec ma main droite comme appui, « mes » chèvres, j'entends des bruits de pas... Je me retourne et tombe sous le regard gentil d'un couple qui me sourit... Ce sourire est tellement bête, me dis-je, qu'il me donne l'impression que je suis une chèvre évadée ! Le couple me tendra-t-il donc de l'herbe ? Non ! Il m'adresse un « *Tschüss* »...et se dirige lentement vers l'église... Il me rappelle l'objet de ma « visite » à Röcken :

Nietzsche... Je regarde le ciel... Les rayons du soleil désormais s'imposent... Je me lève... Au loin, sur ma droite, je perçois des nuages blancs sur le clocher de l'église de Lützen... La lumière est plus vive... Désir d'un café dégusté, avec volutes nicotinisées, sur une terrasse ouverte sur la splendeur des champs avoisinants... J'abandonne donc « mes » chèvres d'un « *tchouss* »... Mais elles en veulent « encore » de mon herbe... Elles ont l'air dépité de mon départ... Je m'excuse auprès d'elles... Je fais très rapidement le tour du village... Rien... Tout est tranquille... Pas de café, restaurant, magasin, supermarché, bar-tabac, cybercafé... Rien... Que des habitations où s'entendent, quelquefois, des mots doux et légers... J'emprunte un sentier qui, à ma grande surprise, me mène vers la sortie du village et vers un panorama magnifique... Je jouis des yeux et mes narines se dilatent des parfums mêlés... De là où je suis, où je jouis, j'ai l'impression d'être au 19^{ième} siècle... Pas un building ni de bâtiment « high-tech »... Pas de voiture ni de ciel strié par le carburant d'un avion... Il n'y a que l'église de Lützen qui surplombe mon horizon « naturel » composé de vert, de rouge, de jaune, de blanc, de bleu, de vert, de mauve, de brun... Et ces nuages qu'entraîne un vent léger... Du coup, à l'étranger que je suis en ce lieu reviennent ces mots de Baudelaire :

« Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?

- *Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.*
- *Tes amis ?*
- *Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.*
- *Ta patrie ?*
- *J'ignore sous quelle latitude elle est située.*

- *La beauté ?*
- *Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.*
- *L'or ?*
- *Je le hais comme vous haïssez Dieu.*
- *Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?*
- *J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... les merveilleux nuages ! ».*

Oui, ces merveilleux nuages cotonnés, là-bas, qu'un timide ciel bleu, bien loin de noyer, relève... Pour que mon regard fusionne avec le ciel, lise dans la forme des nuages des visages éloignés, chéris, mythiques, je me couche sur le sentier... Je vois maintenant deux anges aux cheveux d'or me sourire... En fermant les yeux, des tableaux impressionnistes envahissent mon regard... Je vois le champ de coquelicots de Monet... « La sieste » de Van Gogh... Je suis bien... Soudain, un cycliste anti-baudelairien, vêtu comme Neil Amstrong, gâche mon plaisir... Je lui barre complètement la route et avec des mots incompréhensibles et très agressifs m'enjoint de me relever et m'écarter... Tout en le laissant passer, je me dis que ce type, pris de vitesse, ne voit certainement pas ce que *je* vois... Le pauvre c... Dans la vie, il faut assurément savoir *s'arrêter*, jeter sa bicyclette sur le bas-côté, pour constater, à l'œuvre, la mort programmée de toute existence usinée par la volonté, obscène et tyrannique, du surmoi actuel : « *Pédale !* », « *Fonce !* », « *Avance !* », « *Travaille !* », « *Consomme !* », « *Baise !* », « *Regarde la T.V. !* » ...

Je ne vois plus le cycliste... Retour du silence... des nuages de Baudelaire. Je vois qu'un panneau, destiné aux cyclistes et randonneurs, m'indique à gauche – non pas le côté de chez Swann, mais - Rothfeld et à

droite – non pas le côté des Guermantes, mais - Lützen... Pour contourner Röcken, je choisis Lützen... Et me retrouve, comme par hasard, du côté de mes chèvres... Cette fois, je remarque qu'il y a des morceaux de pommes qui traînent à quelques mètres de là où j'étais tout à l'heure... Les chèvres s'affolent... Elles trouvent ces morceaux délicieux.... Je remarque qu'une chèvre n'est pas du tout comme les autres... Elle est mignonne et amusante avec ces yeux cernés de grandes « lunettes noires » sur une peau blanche tachetée aussi de noir à certains endroits... Et contrairement aux autres, elle s'impose sans agitation, sans bousculer ses « prochaines »... Se laisserait-elle donc être, tout simplement ?



Décidément, j'aime ces chèvres ! Elles m'inspirent ! La chèvre, c'est probablement moi ! Derrière les « barreaux » de mon travail, ne mendies-je pas quelques « herbes » mensuels à mon employeur ? Ce dernier ne m'exploite-t-il pas pour donner à croire, par mes *bêeeeeeeetises* répétés, aux « usagers » - usés, mais souvent, faut-il le rappeler, encanaillés par la misère – que des « solutions » existent ? Que le pouvoir « *pense à tout* », a « *tout prévu* » ? Depuis quelques années, et mon doux employeur m'y autorise, je tends précisément à transformer mes paroles - je viens seulement d'en prendre conscience - en *bêeeeeeeehhhh* ou en *hi-han* afin que les « usagers » sachent que *le pouvoir ne pense pas à tout, qu'il n'a pas tout prévu* et que leur responsabilité de parlêtre est engagée. Lorsque l'homme adopte des *bêeeeeeeehhhh* en guise de réponse à la demande sociale, ne trouve-t-il pas assurément la Société du Spectacle friande de réponses *conservatrices* et *compatissantes* ?

J'entends déjà certains : « *Vous manquez de respect à l'égard de vos usagers !* » Le manque de respect, c'est cette pratique sociale odieuse qui part du monde tel qu'il est pour le préserver *mordicus* ; qui intime aux « exclus », pour leur « insertion sociale », de prendre les « escaliers » plutôt que « l'ascenseur » ; qui « trinque » avec les « maîtres » à la « santé » - programmée – des « exclus » ; qui bave pour une « cohésion sociale » réussie au sein d'un monde abruti ; qui plutôt que de *bêler* comme « mes » chèvres, produire des sarcasmes, vagues, emprunte la vogue, utilise la novlangue, le langage unidimensionnel et aseptisé des invétérés sophistes actuels soucieux que de préserver leur pouvoir par la fermeture, le rabougrissement et le gel du « voir », de « l'entendre » et du « vivre » ; bref, une pratique sociale qui n'attend/n'entend qu'une chose :

un nihilisme à visage humain ! Et que répondre à cette attente/entente sociale généralisée ? *Bêeeeeehhhh !* Tout simplement.

*

Il me faut laisser être « mes » chèvres... Et puis non ! Je remarque qu'il n'y a pas de serrure... Qu'il me suffit simplement de relever une barre pour les libérer... Je regarde tout autour de moi... Il n'y a personne... Bizarrement, plus j'approche du verrou, plus les chèvres s'agitent... Ont-elles donc compris mon projet ? C'est à croire ! Doucement, je soulève la barre... La chèvre à lunette noire a déjà sa tête près de l'ouverture... D'un coup de pied je repousse la porte grillagée... Il me faut, à présent, déguerpir et regagner mon banc... Et puis non ! Je préfère savourer le spectacle de cette liberté... La même chèvre saute au dessus du petit ravin qui sépare le sentier des champs... Je la vois déjà qui hume les herbes et fleurs qu'elle découvre... Elle s'éloigne et disparaît dans le champ de maïs... Les autres hésitent encore... Elles se contentent du périmètre restreint de verdure proche de l'enclos... Soudain, une grosse voix, cruelle et féroce, parlant en outre français, m'interpelle : « *Le fait d'avoir libéré ces chèvres va te coûter quelques lourds désagréments !* »

Malgré l'absence de flic, de caméras, j'abandonne donc là mon rêve de « sauver » les chèvres ou plutôt *la* chèvre à lunette ! Derrière le grillage, cette dernière réclame toujours mes herbes... À un moment, elle se met à me parler :

« *En voilà assez* », me dit-elle, « *de tes herbes qui puent la servitude ! Maintenant, il me faut regagner mon havre de paix, cet*

espace où, isolée, éloignée des autres, je savoure, à ma manière, du Nietzsche et du Heidegger ! Regagne donc ton banc ! Mais un dernier mot avant que tu partes : lien social oblige, je fais semblant d'apprécier ce que j'abhorre ! Je ne me montre ainsi à toi qu'afin que tu saches que tes plaisirs sont mes tourments ! Tu jouis assurément de me voir me précipiter vers toi ! Bougre d'idiot ! Je t'amuse derrière ce grillage qui grille mon être ? C'est ça ? Dis-le ! Là où tu t'amuses, tu te muselles et me muselles avec ! Saches-le ! Et, au fond, le zoo, c'est toi ! »

Et moi de lui demander bêeeeeetement :

« Mais de quel zoo parles-tu donc ? »

Et elle de me rétorquer, tout en mâchouillant :

« De là où je suis, je te vois, bougre d'idiot, derrière un grillage ! Tu m'amuses ! En me nourrissant de tes herbes, je nourris donc ton esclavage ! Maintenant, vas-t-en ! »

C'est avec un être parcouru de honte – d'autres diraient : *« la queue entre les jambes »* - que je regagne mon banc... Je regarde mon bouquet et constate que ses couleurs se sont réanimées sous le soleil... Il n'y a toujours personne... Et je n'entends plus les *bêeeeeeehhhh...* Plutôt que reprendre ma lecture, je décide d'ouïr le silence des lieux....

Vers 15h00', je me décide enfin à franchir la porte qui mène vers le musée... Une dame, d'une quarantaine d'année, me réclame 2 Euros... Hormis la chaussure décrépie de Nietzsche, je ne vois rien d'intéressant...

Cette chaussure ne reflète pas du tout les pensées, vivantes et éternelles, de son usager... Si la matière, me dis-je, accompagne le temps de l'horloge, se corrompt et meurt, les pensées, elles, par contre, sont au-delà de ce temps là, se revivifient et resplendissent à *leur* « simple » lecture et « proche » texture...

*

Il est 15h40'. Je quitte Röcken. Je n'ai aucun mal à retrouver mon hôtel de Leipzig (« 87 »... « 87 »... « 87 »... en sens inverse) où le temps, contrairement à Röcken, est gris. Vers 18h00', retour vers le Durüm turc... Soirée et nuit lecture... Vers 2h00', je me décide à abandonner Nietzsche pour mieux le retrouver...

Réveil vers 8h30'. Ouverture des persiennes : le ciel est dégagé, magnifiquement bleu... Douche... Pour mon petit-déjeuner, l'hôtesse bizarrement exige, aujourd'hui, le numéro de ma chambre... « 261 »... Dehors : une terrasse, avec tables et chaises, ensoleillée et aérée... Fumer, « roken » est interdit au sein de l'hôtel... Contrairement au jour précédent, je prends donc mon plateau et me dirige tranquillement vers la terrasse... Interpellation de cette même hôtesse... Je saisis qu'elle ne désire pas du tout que je prenne mon petit-déjeuner sur la terrasse, que c'est formellement interdit... Je lui réponds par quelques gestes : « *Roken...roken* » (fumer) ! Elle ne veut pas comprendre... Je m'en fous... Elle morigène... Je m'en fous... Je ne suis quand même pas une chèvre... J'aime prendre mon petit-déjeuner avec une liberté *bêeeeeeeete* de fumer ou pas... Elle veut m'interdire un *bêeeeeee*, pour moi, vital... Elle n'appelle ni la police ni l'armée contre mes *bêeeeeee*... Dieu merci ! Je m'empresse de prendre mes bagages et de me rediriger vers Röcken tout

en tirant sur mes *bêeêeêe* et en écoutant de la musique conforme à mes *bêeêeêe*...

Röcken, tombe de Nietzsche, samedi 22 juin, 10h10'. Le temps est splendide. Mon bouquet, contrairement aux cailloux, a déjà fané... Il n'y a à nouveau personne... Je salue Nietzsche par le dépôt d'un nouveau bouquet de fleurs sauvages...

Je quitte Röcken doucement... Je sillonne d'admirables chemins de campagne et me dirige lentement, très lentement, vers Pobles là où le jeune Nietzsche a vécu de savoureuses vacances chez ses grands-parents, dégusté ses premiers livres dans le jardin du presbytère... Malheureusement, à Pobles, Nietzsche n'existe... L'église est en ruines... *Re*-chemins de campagne sous un ciel toujours aussi radieux... Je jouis...

Juin-juillet 2008

Ben Merieme Mohamed